



UN  
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY



Raphaël Majan

# DANS LES GRIFFES DU BONHEUR INTÉGRAL



P.O.L

Extrait de la publication



## DANS LES GRIFFES DU BONHEUR INTÉGRAL

Du même auteur,  
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004  
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004  
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004  
LES JAPONAIS, 2004  
L'AUTEUR DE POLARS, 2005  
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005  
CRUELLE TÉLÉ, 2005  
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005  
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006  
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006  
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006  
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006  
LES COPROPRIÉTAIRES, 2007  
ADIEU LES PAUVRES, 2007  
DU CARNAGE À LA UNE, 2007  
BREF MARIAGE, 2007  
AU CIRQUE LES ORPHELINS, 2008  
L'EXAMEN DE CONDUITE, 2008  
SHOPPING SANGLANT, 2008  
ESPION ES-TU LÀ ?, 2008  
SAMBA MAUDITE, 2009  
DÉMÉNAGEMENT SANS MÉNAGEMENTS, 2009  
MASSACRE À L'ART CONTEMPORAIN, 2009

Raphaël Majan



U  
N  
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

# DANS LES GRIFFES DU BONHEUR INTÉGRAL

**P.O.L**

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n’y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu’elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population »*, écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallace, avant d’assassiner lui-même pour mieux prouver l’efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2009  
ISBN : 978-2-84682-367-8  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## « Qu'est-ce qui quoi ? »<sup>1</sup>

**V**endredi 4 avril 2008, le commissaire Liberty est enfoui dans le plus profond sommeil, ce qui est légitime puisqu'il est 5 h 49 ainsi qu'il le constatera dans dix secondes en consultant son radio-réveil, lorsque son téléphone fixe sonne.

– Hon, dit-il en décrochant avec une exaspération tempérée par l'inquiétude et l'abrutissement.

---

1. Aux lecteurs qui se plaindraient d'avoir déjà rencontré un titre de chapitre plus ou moins analogue dans *Adieu les pauvres* et *Mortelle samba*, il sera rétorqué que la vie est pleine de ces pseudo-répétitions.

– Naturellement, tu dormais. Je me demande à quoi ça te sert d’avoir un téléphone portable si tu le débranches quand il risque de te déranger, dit une voix qu’il identifie au ton.

Il n’y a que dans sa famille qu’on lui parle ainsi. Son interlocutrice est Jeanne Filogral, sa sœur.

– On ne paie pas des impôts pour que la police dorme quand on a besoin d’elle, continue-t-elle sans qu’il ait pu placer un mot, activité que son ensommeillement persistant aurait de toute façon rendue pénible. Les gens souffrent, sa propre mère et sa propre sœur, et monsieur croit régler toute l’affaire en dormant aux frais du contribuable que nous sommes aussi, bravo. Je comprends mieux pourquoi tu as choisi cette carrière imbécile, qui se ressemble s’assemble. Quand je pense que tu as réussi à te faire bombarder commissaire, encore heureux que pas divisionnaire, mais les crétins qui sont sous tes ordres valent vraiment moins que toi, quelle tristesse pour la France, ou c’est par brigue que tu as obtenu le poste ? À la fois, il faudrait qu’il y ait drôlement de la perversion, chez la flicaille, pour qu’un gros plein de soupe comme toi ait pu bénéficier d’une promotion canapé.



Le commissaire trouve particulièrement injuste qu'on mette en cause son grade et ses conditions d'obtention alors que le divisionnaire Gou, son supérieur, est précisément un incapable, paresseux pour tout ce qui n'est pas flatteries honteuses envers la Préfecture et parties de jambes en l'air avec des stagiaires et autres gamines encore dans la fleur de leur minorité.

– Hon, redit le commissaire, d'un ton plus décidé lui semble-t-il cependant, pour en finir avec ces sous-entendus et autres insultes on ne peut plus explicites.

– Je suis chez maman, elle est aussi catastrophée que moi, reprend Jeanne Filogral. Peut-être daignerais-tu accorder quelques secondes d'attention à ta mère ou à ta sœur ainsi que ta profession t'en fait obligation pour la moindre des citoyennes. Comme si on ne te connaissait pas depuis assez longtemps pour savoir que rendre service est le cadet de tes soucis et que tout ce qui t'importe est ton unique confort. Hypocrite, va.

« Elle a l'air furieuse » : cette constatation fait petit à petit son chemin dans l'esprit embrumé du com-

missaire quoiqu'il ne soit encore que 5 h 52. Il ne comprend pas la cause de cet état et souhaite interroger sa sœur sur ce point tout en manifestant, ainsi qu'il lui paraît légitime, son mécontentement d'être traité si cavalièrement à une heure si indue.

– Qu'est-ce qui quoi? dit-il en un lapsus dont Freud lui-même jugerait qu'il n'y a pas à en tirer de conclusions définitives tant un réveil brutal n'a jamais multiplié l'éloquence de quiconque.

– « Qu'est-ce qui quoi? » dit son interlocutrice. Mais il n'y a pas d'examen de français pour entrer dans la police? Il suffit d'être idiot et de n'avoir aucune ambition que misérable pour être accepté d'office? Ah, on est bien protégé. Maman, ajouta-t-elle en parlant manifestement à Mme Wallance présente à ses côtés. Tu ne sais pas ce qu'il vient de me demander? « Qu'est-ce qui quoi? »

– Je te prie de parler autrement à ta sœur, je ne t'ai pas élevé pour que tu t'exprimes dans un sabir incompréhensible, dit en prenant l'appareil la vieille dame dont même le prétendu irréparable outrage de l'âge ne parvient à attenter durablement à l'inflexible solidité de ses quatre-vingt-quatre ans.

Le commissaire, qui se flatte d'être un expert ès langue française, est blessé d'être traité comme un de ces analphabètes qu'il écrase habituellement de sa compétence, d'autant que sa mère, institutrice à la retraite qu'elle passe à Saint-Étienne où sa sœur est de toute évidence en visite, a toujours considéré la soumission à la grammaire et tout ce genre de choses comme le signe d'une saine intelligence.

– Mais, maman, c'est Jeanne qui a mal compris, articule-t-il tant bien que mal.

– « J'ai mal compris », « Maman, ce n'est pas ma faute, c'est la faute à Jeanne », dit sa sœur qui a repris le téléphone sans qu'il s'en rende compte. Mais il serait temps que tu grandisses, tu n'auras pas trois ans toute ta vie, mon gros Popaul, comme t'appelait si justement ton camarade d'école Rémy Zoc, j'aimerais bien savoir ce qu'il est devenu, celui-là<sup>1</sup>.

– Mais pas du tout, dit Wallance.

Rémy Zoc l'appelait seulement Popaul, répétant de manière ridicule l'unique syllabe de son pré-

---

1. Il lui suffirait de lire *Le Collège du crime* pour le découvrir.

nom, « mon gros » est un ajout malveillant de sa sœur. On lui a donné un nom et un prénom, il ne comprend pas que tout le monde ne s'y tienne pas. Dans la police même, on ne cesse de le surnommer commissaire Liberty, sous prétexte que de Wallance à Liberty il n'y a qu'un pas qui est celui effectué par John Ford en réalisant le fameux western *L'homme qui tua Liberty Valance*, avec James Stewart et John Wayne quand même, et ça l'agace parce que, par un processus psychologique compréhensible, ça lui rappelle Popaul et cette époque déplorable où il n'était pas commissaire de police et avait à subir les avanies de tous sans pouvoir rétorquer à sa manière définitive.

– Tu ne me demandes pas pourquoi j'appelle ? dit Jeanne. Bien sûr, cela t'est égal.

– Et à cette heure-ci, dit Wallance qui, en s'éveillant de plus en plus ainsi qu'il y est contraint par cette conversation inégale, commence à reprendre le cours normal de ses préoccupations.

– Maman, il est juste furieux qu'on le dérange à cette heure-ci, dit sa sœur sans se soucier qu'il écoute. Son neveu est en train de mourir dans les

pires outrages et ça déplaît juste à monsieur qu'on l'appelle à cinq heures du matin. J'espère qu'au moins tu n'es pas avec un gigolo, il faudrait qu'il ait le cœur bien accroché pour arriver à quelque chose avec toi, enfin il doit y en avoir à qui l'appât du gain tient lieu d'aphrodisiaque, reprend-elle en s'adressant directement à lui.

Un malentendu est à l'origine de cette calomnie. Depuis que le jeune Kevin Rocamadour, dont c'est un euphémisme de dire qu'il ne fait pas mystère de ses mœurs, s'est entiché du commissaire<sup>1</sup>, tout s'est passé de telle manière que l'ensemble de l'entourage de Wallance est convaincu de son homosexualité, ce qui est un prétexte supplémentaire à Nathalie Malicorne, sa subordonnée guadeloupéenne, de l'envoyer bouler quand il tente le moindre harcèlement à caractère sexuel.

– Mais pas du tout, dit le commissaire pour en finir d'un coup, mais trop vaguement, avec toutes ces histoires. Il est arrivé quelque chose à Laurent-Roland? ajoute-t-il, conscient que sa réplique pré-

---

1. Voir *Vacances merveilleuses*.

cédente n'a sans doute pas été une argumentation propre à éliminer tout quiproquo et désireux de changer de sujet.

– Maman, voici ce qu'il vient de dire, je te jure que je ne change pas un mot : « Il est arrivé quelque chose à Laurent-Roland? » Mais qu'est-ce que j'ai fait pour avoir un frère pareil? Maman, tu me jures que ce n'est pas un enfant adopté, un pauvre handicapé abandonné dans la rue que papa et toi n'auriez pas eu le courage de laisser crever sur place comme il ne l'aurait peut-être pas volé? Mon gros Paulo, reprend Jeanne en sautant du coq à l'ânesse et de la poule à l'âne en ce qui concerne ses interlocuteurs successifs, d'abord ton neveu ne s'appelle pas Laurent-Roland mais Roland-Laurent, tu peux essayer de te rentrer ça dans ta petite tête de flic? Eh bien oui, il est arrivé quelque chose à Roland-Laurent, et de ton fait, naturellement.

– De mon fait? dit Wallance qui se désintéresse entièrement de son neveu, ainsi que de sa sœur, d'ailleurs, lorsqu'elle ne le tourmente pas au milieu de la nuit.

Le commissaire, en outre, a plutôt le sentiment d'avoir été utile à sa famille, quand bien même celle-ci affecterait de le mépriser. Fâché avec sa sœur, il avait cependant eu la générosité, par soumission à sa mère, de se rendre l'été dernier au mariage de son neveu et le moins qu'on puisse dire est que sa présence avait été utile puisque des crimes affreux avaient été commis qui seraient restés impunis sans son intervention (il est vrai aussi que, sans son intervention, tous n'auraient pas été commis<sup>1</sup>). Depuis, il n'a plus revu ni cherché à revoir Jeanne ni Laurent-Roland, ou Roland-Laurent puisqu'il veut bien que la mère se souvienne mieux du prénom de son fils que l'oncle de celui de son neveu, il n'est pas psychorigide.

– Bien sûr, de ton fait, dit Jeanne Filogral. Tu as résolu cette affaire avec un tel manque de tact que naturellement le pauvre ne pouvait qu'être traumatisé, surtout dans ces circonstances.

Ces circonstances étant un carnage dont le point d'orgue, pour Roland-Laurent, fut de se retrouver

---

1. Voir *Bref mariage*.

célibataire le soir même de son mariage sans avoir eu besoin de divorcer, Wallance trouverait légitime qu'on y voie la cause de tout trauma sans faire appel à sa délicatesse ou non-délicatesse d'enquêteur qui ne lui semble en l'occurrence qu'un point secondaire. Et puis il n'est pas un de ces homosexuels au raffinement féminin qui ne peuvent accuser un assassin ou une assassine qu'en levant le petit doigt, pour qui le prend-on ? Lorsqu'il faut agir en homme, il agit en homme et il est persuadé que les coupables eux-mêmes préfèrent ça plutôt que de se sentir rabaissés en étant arrêtés par une poule mouillée ou il ne sait quelle lopette hésitante et courtoise.

– Je te prie d'être poli avec ta sœur, elle est très intelligente et c'est ton aînée, dit Mme Wallance qui a repris l'appareil en cachant une nouvelle claque verbale sous une intention sournoisement pacifique. Ça ne te réussit décidément pas, d'être dans la police, mon garçon, ça te ferait du bien de te coltiner un peu le monde réel. Pour nous, tu n'es pas un commissaire, tu es surtout un petit garçon qui faisait ses besoins dans sa culotte et qui est



devenu gros. Alors, je te prie, prends-le de haut avec tes subalternes s'ils sont payés pour se laisser faire, mais pas de ça avec nous. Tiens, ma chérie.

– Merci, maman, dit Jeanne en ressaisissant à son tour le téléphone. J'espère qu'il a compris, cette fois-ci. Alors, le gros Popaul, tu vas écouter ce qu'on te dit, ça sera toujours plus intéressant que de t'écouter parler à coups de « Qu'est-ce qui quoi ? ». Mais c'est trop horrible, je ne sais pas si j'y arriverai, ajoute-t-elle d'une voix à intonation désolée qu'elle surmonte cependant illico. Ce qui se passe, c'est que Laurent-Roland, je veux dire Roland-Laurent, tu m'embrouilles avec ta bêtise, c'est contagieux, Roland-Laurent, naturellement Roland-Laurent, a très mal supporté le 14 Juillet dernier (c'est ce jour béni pour tous les républicains qui s'était transformé en jour maudit pour toute l'éphémère belle-famille du neveu du commissaire). La brutalité et, je n'ai pas peur de le dire, la grossièreté avec laquelle tu as résolu cette affaire en a créé une autre, d'affaire, et d'une autre envergure. C'est mon propre fils qui en a pâti, c'est autre chose qu'un assassinat chez des gens qu'on ne

connaît pas. Il en a pâti et il en pâtit encore, et maman et moi par conséquent. Il a perdu la tête ou je ne sais quoi, sa vie ne lui plaît plus telle qu'elle est, il trouve notre monde mal organisé, on ne peut pas lui donner tort quand on voit qu'un imbécile comme toi se retrouve pourtant commissaire, mais on en a déjà parlé, je n'insiste pas. Quoi qu'il en soit, Laurent-Roland, c'est-à-dire Roland-Laurent, tu m'énerves à me faire me tromper tout le temps, Roland-Laurent ne voit plus l'intérêt de faire comme tout le monde sa niche dans la société mais s'est mis en tête qu'une secte de pervers obsédés d'argent serait mieux à même de lui assurer la vie dont il prétend rêver.

– Quoi? dit Wallance qui ne comprend rien sinon qu'un tombereau d'injures s'est abattu sur lui et que l'énergie tout comme la présence d'esprit lui manquent justement à l'instant où elles seraient utiles pour en finir avec cette accumulation de propositions plus insultantes les unes que les autres.

– Tais-toi et laisse-moi parler, dit Jeanne Filogral. Roland-Laurent, oui c'est bien ça, Roland-Laurent

est devenu un des Servants du Bonheur Intégral.  
Tu me suis ?

– Non, dit Wallance de bonne foi.

– Tu connais la secte des Servants du Bonheur Intégral ? dit sa sœur.

– Non, reedit Wallance de bonne foi.

– Il ne connaît pas, il ne connaît pas, dit Jeanne Filogral à Mme Wallance, mais le commissaire entend tout. Il ne connaît rien, il ne sait rien, il ne fait rien, et c'est mon frère et il est commissaire de police.

– Mon fils, tu es trop bête, dit Mme Wallance qui a encore repris le combiné.

– Mais, maman, commence le commissaire.

– Je ne suis pas ta mère, dit sa sœur. Et arrête de dire « maman, maman » comme un bébé en couches.

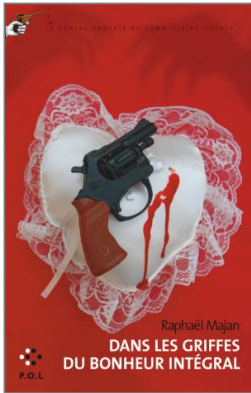
– Mais pas du tout, dit Wallance qui trouve que c'est Jeanne qui abuse des références maternelles.

– Les Servants du Bonheur Intégral sont une secte horrible qui tâche de s'approprier Roland-Laurent, mon cher Roland-Laurent, dit sa sœur. Ce sont des bandits qui ont leur siège 69, avenue

Montaigne, au cœur des beaux quartiers, c'est dire s'ils dépouillent leurs affiliés et si j'ai de bonnes raisons de m'inquiéter. Alors je compte sur toi, tu y files ce matin même et tu retires Roland-Laurent de leurs griffes. Roland-Laurent, ton neveu, mon fils, tu te souviendras ? Maman dit qu'il serait peut-être plus sûr que tu l'écrives. R, o, l, a, n, d, tiret, L, a, u, r, e, n, t.

Photo de couverture : Antonin Louchard  
Conception graphique : Véronique Puvilland  
Achevé d'imprimer sur Roto-Page en octobre 2009  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
N° d'éditeur : 2132  
N° d'édition : 170735  
N° d'imprimeur : 09XXXX  
Dépôt légal : novembre 2009

*Imprimé en France*



Raphaël Majan  
Dans les griffes  
du bonheur intégral

Cette édition électronique du livre  
*Dans les griffes du bonheur intégral* de RAPHAËL MAJAN  
a été réalisée le 15 juin 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en octobre 2009 par Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782846823678)  
Code Sodis : N43710 - ISBN : 9782818003534  
Numéro d'édition : 170735